

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Vivre de sa plume au Québec

Une entrevue avec Claire Dé

Lettres québécoises

Number 46, Summer 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39308ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lettres québécoises (1987). Vivre de sa plume au Québec : une entrevue avec Claire Dé. *Lettres québécoises*, (46), 13–14.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

VIVRE DE SA PLUME AU QUÉBEC

Une entrevue avec
Claire Dé

L.Q. Est-ce vrai que vous vivez de votre plume?

C.D.: Oui. Que de ma plume. Bien entendu, je pourrais me livrer à d'autres activités certainement beaucoup plus lucratives, et ma mère vous dirait que j'en ai les capacités. L'ennui, c'est que n'importe quel autre travail, même connexe à l'écriture, me semble une atteinte intolérable à ma liberté, un esclavage. Entre l'esclavage et le bagne, je préfère encore le bagne. Et comme je suis une débauchée qui vit une vie de religieuse cloîtrée, ce bagne-là me convient parfaitement.

Ceci dit, je voue une admiration sans borne aux 95% des écrivains (et à la prodigieuse énergie des écrivaines mères de famille) qui vont au chagrin tous les matins et trouvent encore le temps d'écrire.

L.Q. Est-ce depuis le moment où vous avez publié votre livre de nouvelles que vous avez décidé de vivre de votre plume?

C.D.: Non. Avant. Je peux même vous donner une date précise: le 17 décembre 1978, dans une chambre de Bed and Breakfast de London, England. Ma vie était sans dessus-dessous (ne l'est-elle pas toujours?) mais je me plaignais de tout, de mon ami de coeur qui venait de me lâcher, de mon travail de créatrice de costumes et de décors dont l'éphémère me frustrait de plus en plus, en passant par les incessantes cataractes de la chasse d'eau de la toilette contiguë à notre chambre. C'est alors que ma jumelle Anne Dandurand, qui se trouvait là avec moi et comme par hasard, m'a suggéré, sans doute pour tenter de mettre fin à mes jérémiades, de gagner ma vie avec ma plume. Tonnerre de Dieu, éclair, illumination, coup de foudre sur et dans ma tête: j'ai trouvé (et trouve toujours) que c'était la chose la plus simple, la plus naturelle et la plus normale — et même



Photo: Paul Dandurand

la plus facile! — du monde que je devienne femme de lettres. Après tout, j'étais une épistolière enragée depuis l'âge de huit ans, et écrivais obsessionnellement des histoires que je ne montrais à personne. À partir de là, comme le disait Anne, il ne s'agissait que de s'y mettre.

En revenant de voyage en janvier, je me suis appliquée à répéter à la ronde que je n'étais plus décoratrice-costumière mais écrivaine, et je m'y suis mise: à l'ouvrage, sur la machine à écrire et le Bien-être social, 92\$ par mois à l'époque, et mon loyer m'en coûtait 90... Heureusement, mon voisin de palier était un cuisinier qui détestait manger seul, et ma soeur me fournissait en indispensables cigarettes et billets d'autobus. De tem-

pérament foncièrement et hautement dramatique, ancienne théâtréuse, et bercée depuis toujours par les voix de la radio, j'ai été tout de suite portée à écrire, pour gagner ma vie, des textes dramatiques radiophoniques. Ça a pris exactement un an avant que Radio-Canada ne m'achète mon premier. Et vogue la galère, qui flotte ou prend l'eau, et je continue d'écrire mes petites histoires, sauf que maintenant j'en tire toute ma subsistance.

L.Q. Dans un pays comme le nôtre comment en êtes-vous arrivée à croire que vous pourriez vivre de votre plume?

C.D.: Avec une Loi du droit d'auteur qui date de 1924, un marché restreint, des

francophones d'Amérique du Nord, déjà peu porté sur la lecture et dans un pays qui ne veut pas être un pays, ça relève de la foi inconditionnelle et de l'inconscience pure et simple.

L.Q. Puisque les livres ne font pas vivre, quelles sont les autres cordes à votre arc?

C.D.: Après les nouvelles et la correspondance, j'aime toujours écrire pour le théâtre, la radio. Traduire de l'américain ou du canadien-anglais des pièces ou des nouvelles qui me plaisent. Parfois des articles, quand il s'agit de portraits d'artistes. Après plusieurs années de tentatives, j'ai enfin réussi à mettre les pieds à la télévision, et je me souhaite des scénarios de films.

À mon sens, la survie dans l'écriture comme métier exclusif se mesure à la productivité et à la diversification: il faut pouvoir écrire beaucoup, et dans le plus de domaines possible.

L.Q. Que peut-on pour le statut de l'écrivain?

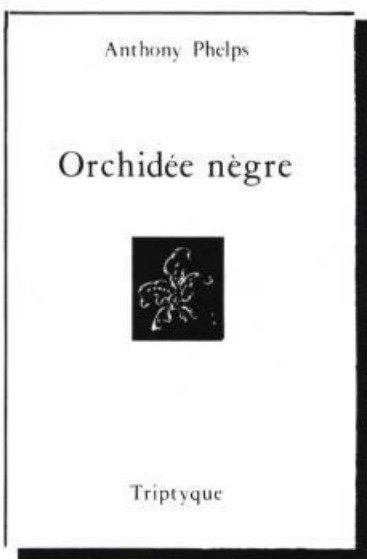
C.D.: Pour moi, c'est extrêmement simple: entendu que cette maudite Loi sur le droit d'auteur n'est pas à la veille d'être modifiée, entendu le préjudice que nous avons subi et continuerons de subir, entendu le marché restreint, entendu le peu de revenus que nous tirerons de toute manière de cette conjoncture artificielle, je suggère que TOUT REVENU issu directement du droit d'auteur soit ENTièrement exempté d'impôt. Révolutionnaire? Pas tant que ça: devant l'exode de ses écrivains incapables d'assurer leur subsistance, l'Irlande a édicté une loi en ce sens en 1969, et ni le gouvernement Irlandais ni les écrivains et écrivaines Irlandaises — et plusieurs auteurs de best-sellers, américains et autres, qui ont trouvé refuge dans la verte Érin — ne semblent s'en plaindre.

L.Q. Qu'est-ce qui paie le plus?

C.D.: Au Québec, dans le domaine de la fiction, pour s'assurer un bon revenu, je crois bien qu'il n'y a que la télévision. Je termine présentement, avec Anne Dandurand, l'écriture de la série télévisée *Rachel et Réjean Inc.* qui sera diffusée cet automne à l'antenne de *Radio-Canada*.

L.Q. Vous qui écrivez des histoires érotiques, avez-vous l'intention de continuer dans cette veine? Croyez-

LES NOUVEAUTÉS TRIPTYQUE



DIFFUSION: PROLOGUE.

C. P. 670, succursale «N», Montréal, Qc. H2X 3N4

vous que ça peut aider à faire vendre des livres?

C.D.: Mes histoires érotiques me sont une nécessité intérieure, la politesse de mon désespoir, si vous voulez. L'homme que j'aime vit à des milliers de kilomètres de moi. L'amour d'un absent m'a faite Shéhérazade qui raconte chaque nuit une autre histoire pour ne pas mourir. Avec les années, ça m'est devenu une seconde nature, mon jogging mental, mes gammes que je répète inlassablement. Ne vivons-nous toujours que sur papier???

C'est vous dire combien les préoccupations commerciales de mes écrits érotiques me sont étrangères. En fait je n'en ai aucune idée.

L.Q. Qu'est-ce que vous ferez dans dix ans?

C.D.: Tout passe, tout lasse, tout casse, mais les mots restent mes ultimes amis. Ma seule consolation et mon principal vice. □